
Ambassades et ambassadeurs en Europe (XV^e-XVII^e siècles), études réunies par Jean-Louis Fournel et Matteo Residori

Valeria Caldarella Allaire

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/transalpina/1025>

DOI : 10.4000/transalpina.1025

ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 14 octobre 2021

Pagination : 181-184

ISBN : 978-2-38185-150-1

ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Valeria Caldarella Allaire, « *Ambassades et ambassadeurs en Europe (XV^e-XVII^e siècles)*, études réunies par Jean-Louis Fournel et Matteo Residori », *Transalpina* [En ligne], 24 | 2021, mis en ligne le 14 octobre 2021, consulté le 21 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/1025> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.1025>

Au final, le volume de Brambilla permet d'illustrer des thèmes absolument centraux dans la culture de l'après-Risorgimento, tels que le patriotisme, l'irrédentisme, l'héroïsme, l'exploitation politique de la mémoire culturelle ainsi que la construction (rhétorique et poétique) d'une identité italienne qui doit faire face à son passé et à ses frontières géographiques et linguistiques. En reprenant dans son titre l'image tirée des vers de Carducci des « épées, guirlandes et diadèmes », ce livre nous invite à sonder la paradoxale discontinuité esthétique et idéologique des écrivains qui cherchent une continuité idéale entre poésie et engagement civil.

Laura FOURNIER-FINOCCHIARO

Ambassadors et ambassadeurs en Europe (XV^e-XVII^e siècles), études réunies par Jean-Louis Fournel et Matteo Residori, Genève, Droz, 2020, 488 p.

Les études réunies dans ce volume par Jean-Louis Fournel et Matteo Residori portent un regard averti sur la pratique diplomatique européenne des XV^e-XVII^e siècles. Le titre déclare d'emblée l'un des objectifs majeurs recherchés, à savoir offrir une forme de dialectique entre l'observation des individus et la réflexion sur les normes et les structures qui se mettent en place. Divisé en deux parties, cet ouvrage collectif s'intéresse aux pratiques, ainsi qu'à l'acte de langage qui évolue avec la fonction elle-même. Les langues choisies par les contributeurs sont le français et l'italien.

Venons-en aux contenus. De pratique empirique et épisodique au cours du Moyen Âge, l'expérience de l'ambassade se transforme en fonction professionnelle à l'époque moderne. Certes, il ne faut pas croire qu'il s'opère soudainement une rupture nette entre ces deux époques. La contribution d'Óscar Villaroel Gonzáles – qui centre son discours sur l'exemple castillan du XV^e siècle – et celle de Paolo Carta et Dorota Gregorowicz – qui retrace les étapes de l'évolution de l'institution toute particulière de la nonciature apostolique – montrent qu'il s'agit d'un processus qui se réalise dans la continuité, dans la lente fusion de différentes pratiques et de règles qui se mettent en place parfois dès l'Antiquité tardive.

Comme le précise Isabella Lazzarini, au début du XV^e siècle le mandant confie au mandataire des instructions ordonnées point par point : l'agent envoyé n'est qu'un annonceur. Ce n'est que par la suite qu'il lui est permis de devenir un acteur actif. À travers l'étude de plusieurs exemples, Fabrice Micallef montre comment cette évolution se décèle également dans les écrits théoriques qui, entre le XV^e et le XVII^e siècle, tracent les contours de l'ambassadeur idéal. En outre, au XV^e siècle, dans la péninsule italienne,

on peut constater déjà un certain caractère de normativité, et les Italiens regardent, par exemple, les Français comme des novices agissant selon le pur hasard. Or Joël Blanchard présente le cas particulier du roi Louis XI, qui, loin de tâtonner aveuglément, refuse une pratique établie ailleurs et la modifie, créant un dispositif à son image, « une diplomatie ludovicienne ».

Stéphane Pequignot s'intéresse à une pratique qui s'affirme dès la fin du Moyen Âge partout en Europe, celle des *diaria legationibus* : des carnets de voyage dans lesquels les ambassadeurs enregistrent au jour le jour leurs dépenses dans le moindre détail et qui constituent une source d'information précieuse. Comme le montre Bruno Figliuolo, ce type de procédé trouve son pendant dans les inventaires minutieux produits par les ambassadeurs permanents un peu plus tard. L'étude des dépenses de l'ambassade florentine à Venise (en 1437 et en 1447) donne un aperçu du niveau de vie des agents. De même, les sommes déboursées en pourboires aux courtisans, comme en vêtements, en disent beaucoup sur le rôle symbolique du paraître à la cour.

La question de l'être et du paraître au moyen de l'ambassade est évoquée par Dante Fedele. En effet, au sein de processus de constitution de l'identité étatique, l'existence même des relations diplomatiques engendre la *reconnaissance* réciproque des acteurs concernés sur le plan juridique. En outre, au sein du cérémonial diplomatique, les préséances permettent la sauvegarde de la *réputation* d'un État. Ces considérations ne se limitent pas aux royaumes et aux États régionaux. Francesco Senatore rappelle le cas de la ville de Capoue – antagoniste de Naples, dans un territoire qui passe, pendant les guerres d'Italie, du statut de royaume à celui de vice-royaume –, pour laquelle pouvoir continuer d'envoyer un représentant à la cour espagnole est un signe de son existence, qui doit être préservé malgré tout conflit interne ou extérieur. Dans la logique de la communication non verbale s'insère également la question du présent. À travers l'étude de la pléthore de cadeaux échangés entre le souverain d'Espagne, celui d'Angleterre et leurs représentants à l'occasion du mariage (raté) entre le prince de Galles et l'Infante d'Espagne en 1623, Jean-Luc Nardone souligne la valeur symbolique de ces objets, ainsi que le niveau de *reconnaissance* du rôle des ambassadeurs principaux.

Bertrand Haan s'intéresse à la correspondance de plusieurs agents diplomatiques dans le cadre des liens amicaux entre les États européens. Fin psychologue et physiognomoniste, l'ambassadeur doit étudier les propos, les expressions et les mimiques de ses interlocuteurs, pour percer à jour leurs intentions et « correspondre à l'amitié » *dans la même mesure*. Ah, la paix ! L'amitié ! Machiavel aurait eu son mot à dire à ce sujet. En effet, pour le Florentin, ou bien on fait la guerre, ou bien on la prépare, et la fonction de la diplomatie est, certes, celle d'« *informare* » et de « *giudicare* », mais

certainement pas de garantir la paix. En parcourant des passages du *Prince* et des *Discours*, Romain Descendre rappelle que, pour le secrétaire de la république florentine, les « *cosa di stato* » (c'est ainsi qu'il définit les affaires étrangères) servent à prévoir les possibles conflits à venir, et que, dans ce domaine, ni les lois, ni les pactes ne sont réellement observés.

Le métier d'ambassadeur peut donc être un métier à haut risque. Dans la contribution de Juan Carlos D'Amico, qui propose quelques exemples d'ambassadeurs impériaux déployés dans la péninsule italienne à l'époque des guerres d'Italie, il est question d'annonceurs de guerre et d'espions, dont le but n'est certainement pas celui de maintenir la paix. Parfois, l'agent se retrouve sous les verrous, pris en otage, ou, pire, menacé de mort. La question de l'inviolabilité de l'ambassadeur et de son entourage est complexe. Françoise Jiménez propose l'analyse d'une suite de cas à la cour madrilène du milieu du XVII^e siècle, montrant les dynamiques qui s'instaurent entre les fonctionnaires de justice et les ambassadeurs sur place. Face à des comportements abusifs, le monarque espagnol fait preuve d'une excessive indulgence, au détriment de ses propres représentants, qui luttent contre la délinquance.

En suivant Baldassar Castiglione à Londres, à Blois et à Madrid, Raffaele Ruggiero montre de quelle manière peut évoluer une *carrière* diplomatique. En 1506, en mission à Londres, le Mantouan représente essentiellement son mandant, le duc d'Urbino, lors des cérémonies officielles. En 1525, devenu nonce permanent à Madrid, il endosse le rôle de conseiller politique : sa réalité est celle qu'il décrit lui-même dans le *Livre du Courtisan*, il peut dire la vérité au prince.

À côté des ambassadeurs officiels opèrent également des agents de l'ombre, qui jouissent d'une marge de liberté très importante dans l'acquisition d'informations lors d'échanges privés ou publics. En s'appuyant sur l'exemple de Francesco d'Alessandro Nasi (1498-1571), Hélène Soldini présente un des acteurs de la scène diplomatique florentine à l'époque républicaine, le sous-ambassadeur : une figure nouvelle qui doit permettre à la république d'assurer le renouvellement du groupe dirigeant. Un autre cas est celui du secrétaire de l'ambassadeur vénitien, présenté dans l'étude du *Memoriale* de Giovanni Carlo Scaramelli (1570) – un discours fonctionnel et, en quelque sorte, pédagogique – par Fiona Lejosne. Mais qu'en est-il des langages employés ? La communication est stratifiée et les registres sont différents selon les finalités et les interlocuteurs. Elena Bonora s'intéresse à l'usage d'une langue faite de chiffres et de métaphores au sein du réseau qui se crée dans les années 1540 dans le nord de la péninsule en opposition au pape. Certains cardinaux favorables aux Habsbourg, de peur d'être interceptés, s'amuse à communiquer en employant un code

fait de néologismes et de noms tirés de la culture mythologique ancienne, qu'ils appellent *gramuffo*.

Filippo de Vivo s'attarde sur la pratique des *Esposizioni* vénitiennes (moitié XVI^e siècle-fin XVIII^e). Dans leurs procès-verbaux, les secrétaires de la Chancellerie enregistrent les interventions des ambassadeurs et prennent soin d'adhérer le plus possible au discours prononcé, tout en rajoutant des commentaires sur le ton de leur voix ou sur leurs gestes, ce qui permet d'avoir un aperçu des usages diplomatiques de l'oralité (un outil stratégique primordial). Luca D'Onghia dénonce la mauvaise qualité des éditions disponibles des relations des ambassadeurs vénitiens du XVI^e siècle et souligne la nécessité de réaliser un nouveau travail philologique.

En conclusion, malgré les regrets exprimés dans l'avant-propos par l'un des éditeurs sur les éventuels champs de réflexion laissés inexplorés, ce volume est une contribution essentielle à l'étude de la *Diplomatie* à l'époque moderne. L'ouvrage ne se cantonne pas aux questionnements concernant les ambassadeurs résidents ou bien la naissance du *métier*, mais trace une histoire et s'interroge sur la manière dont Ambassades et Ambassadeurs participent à la régulation du système des États, ainsi que sur leur degré de contribution à cette régulation.

Valeria CALDARELLA ALLAIRE

Brigitte Urbani, *L'odissea di Ulisse nella cultura italiana. Un pellegrinaggio insolito in sette tappe*, Florence, Franco Cesati, 2020, 313 p.

Brigitte Urbani nous donne avec cet ouvrage aussi passionnant qu'impressionnant d'érudition le résultat de plusieurs années de recherches et de lectures qui lui ont permis de reconstruire le parcours d'Ulysse en Italie, et de démontrer qu'il y a joui d'une présence bien supérieure à celle qui a été la sienne chez les autres nations européennes. Mais si sa présence dans la littérature et la culture italiennes a été permanente, son itinéraire a connu les métamorphoses et les retournements les plus étonnants, que l'autrice nous fait découvrir au fil des périodes chronologiques qui en constituent les étapes principales.

Nous essaierons de donner ici au moins un aperçu de sa richesse. Le volume est ordonné en sept chapitres, qui détaillent l'influence considérable de ce personnage aux multiples visages sur l'imaginaire italien, de l'Antiquité jusqu'à nos jours. B. Urbani commence par rappeler que c'est dans l'ensemble de la légende d'Ulysse, reprise par les tragédies grecques et latines, que seront puisés les éléments qui par la suite en feront souvent un personnage immoral et cruel : ainsi dans le cycle de la guerre de Troie,